

## Table des matières

	page
1. L'alerte . . . . .	5
2. Au fond de la mine . . . . .	15
3. La perplexité de Klaus . . . . .	27
4. Perdus dans les entrailles de la terre .	43
5. Les puissances des ténèbres et leur venin . . . . .	63
6. Une visite dangereuse . . . . .	69
7. Chez Hamouleith dans les montagnes	75
8. Tania se trahit . . . . .	97
9. En danger à cause d'Alexis . . . . .	117
10. La lutte avec Alexis . . . . .	135
11. Chez les Américains . . . . .	147

# 1. L'alerte

Blotti dans l'herbe haute, Dieter sent son cœur battre à se rompre. Autour de lui, les tiges frémissent. Le vent caresse doucement ses cheveux blonds.

Mais Dieter est indifférent à ce qui l'entoure. Tout son être est en alerte. Le camp de prisonniers de guerre est là, tout près de lui, derrière les fils de fer barbelés. Et c'est là qu'il devrait être en ce moment.

Il a seize ans à peine, et pourtant il n'est pas le seul adolescent à être détenu ici. Son ami Klaus Berger par exemple est aussi là; ils ont été ensemble à l'école. Jamais il ne lui a fait défaut; maintenant encore il prend toujours fidèlement son parti, alors que beaucoup de plus âgés l'ont lâché: la guerre brise les amitiés les plus fortes; l'égoïsme se manifeste partout. Et de nombreux autres jeunes sont également retenus dans ces lieux.

Une ombre noire frôle Dieter. Le fugitif s'aplatit contre le sol. Il soulève juste un tout petit peu la tête pour pouvoir, abrité derrière un buisson d'absinthe, surveiller le camp.

«Klaus! Klaus!» L'espoir jaillit en Dieter. Ou bien est-ce l'ombre d'un garde?

Ce n'est ni l'ami tant attendu ni une sentinelle, mais un couple d'aigles qui décrit des cercles dans l'immense solitude du ciel; l'ombre des rapaces se projette sur les prés.

Puis c'est une alouette qui grisolle. A plus de trois mille kilomètres de sa patrie, ici sur le haut plateau des régions montagneuses d'Arménie, on trouve des alouettes. Pourtant ce chant, à ce moment précis, a quelque chose d'insolite, et de nouveau le cœur de Dieter se met à battre d'une manière désordonnée.

Et si c'était quand même Klaus? La fameuse trille de l'alouette est leur cri de ralliement. A-t-il lui aussi réussi à s'échapper?

Dans son excitation, Dieter remue la main, serre le poing. Inconsciemment il arrache quelques brins d'herbe. Le crissement provoqué par son geste le ramène brusquement à la réalité.

Klaus et Dieter sont des amis de longue date. Ils le sont restés en dépit de toute la détresse, de toutes les privations de la captivité; ils sont soudés l'un à l'autre comme seuls des jeunes peuvent l'être.

En 1945, incorporés dans une interminable colonne de prisonniers de guerre allemands ils avaient traversé la Tchécoslovaquie. A 16 ans, ils étaient encore des enfants. Mais surpris avec des armes entre les mains, et revêtus d'uniformes,

ils avaient été arrachés sans pitié à leurs parents et à leur patrie. Ils avaient passé par plusieurs centres de triage. On les enregistrait, puis on formait de grands convois.

Plus tard, avec tous ceux qui paraissaient en bonne santé et vigoureux, ils avaient été enfermés dans des wagons. Durant des jours entiers, ils avaient roulé en Roumanie; ensuite, ils avaient traversé en bateau la mer Noire, puis en avaient longé les côtes, sur territoire russe en direction du sud, jusqu'en Arménie. On les avait arrêtés juste avant la frontière turque; de là des camions les avaient conduits dans les régions montagneuses de l'Arménie.

Leur jeune âge leur valait certes quelques avantages, et les gardes russes se montraient souvent assez indulgents à leur égard; mais ils n'en étaient pas moins prisonniers, et pour eux aussi la vie avec toutes ses frustrations devenait toujours plus difficile à supporter.

Les prisonniers de guerre allemands étaient envoyés dans les mines avec des déportés russes, dans les profondeurs des montagnes arméniennes. Ils recevaient à peine assez de nourriture pour survivre et étaient misérablement vêtus. On leur répétait à longueur de journée qu'ils ne reverraient jamais leur pays, et que le seul moyen d'améliorer leur sort était de travailler d'arrache-pied. Le moral et le comportement des prisonniers s'en ressentaient. Abrutis

par la maladie et la sous-alimentation, ils devenaient égoïstes. Ils n'avaient plus qu'une idée en tête: se procurer un supplément de nourriture. Cette misère extérieure et intérieure engendrait le brigandage, les bagarres, les calomnies. Les deux garçons en étaient aussi les victimes. Ils apprenaient la jalousie, l'envie et la haine, la grossièreté et la cruauté qui étaient monnaie courante dans ces conditions de vie presque insupportables. Ils étaient gagnés par le dégoût de vivre et par le désir toujours plus violent de revoir leur patrie.

Klaus et Dieter souffraient de cette nostalgie. Et lorsque celle-ci devint trop forte, ils décidèrent de s'enfuir.

Sortir du camp ne présentait pas de grande difficulté, car ils jouissaient d'une plus grande liberté que leurs compagnons d'infortune. Ils étaient chargés de l'entretien des baraquements des Russes, situés en dehors de l'enceinte, et étaient en quelque sorte les garçons de course des gardes. Ils pourraient ainsi franchir les portes du camp sans être inquiétés et essayer de retrouver leur liberté.

Mais leur office de nettoyeur du camp était en même temps un obstacle important à leur projet de fuite. Les Russes avaient pris l'habitude de demander à leurs deux jeunes prisonniers toutes sortes de services, plus insignifiants les uns que les autres; ils les appelaient à tout mo-

ment. Ils s'apercevraient donc de leur disparition avant qu'ils aient réussi à s'éloigner.

Et le plus difficile serait de sortir de cette région complètement isolée du reste du monde.

Au nord et à l'est, derrière les massifs rocheux, s'étend l'immense territoire russe. Au sud, c'est la frontière avec la Turquie ou, un peu plus à l'est, avec l'Iran. Les deux frontières ne sont pas très éloignées du camp, mais elles sont si bien gardées qu'il est impossible de les franchir. A l'ouest, il y a encore les chaînes de montagnes enneigées d'Arménie, avec l'Ararat dont le sommet culmine à 5165 m; un de ses versants marque la frontière entre l'Iran et la Russie, tandis que l'autre pénètre loin en Turquie. La surveillance est beaucoup plus relâchée de ce côté; mais qui oserait s'aventurer dans cette région désertique, rocailleuse, parsemée de pics enneigés et d'innombrables glaciers? Une expédition de chercheurs américains parfaitement équipés, venue là sur les traces de la Bible, avait rencontré de grosses difficultés; quel serait donc le sort de prisonniers de guerre affamés?

Pourtant cet Ararat, ce volcan majestueux, exerce un puissant attrait sur les deux garçons.

La Bible le leur a rendu familier. C'est là que l'arche de Noé s'était posée lorsque le déluge avait dévasté toute la terre. Dieu avait sauvé Noé; ne pouvait-il pas aussi aider deux jeunes Allemands?

Dieter en tout cas en est convaincu; il a été élevé dans une famille croyante, habituée à se confier en Dieu quelles que soient les circonstances; aussi compte-t-il sur le secours de Dieu. Klaus s'en remet davantage à ses propres forces; il admet bien une influence divine dans la nature, mais rejette la pensée d'un Dieu personnel. Sur un point toutefois les deux garçons sont parfaitement d'accord: il faut parvenir à s'enfuir. Et depuis longtemps ils s'y préparent dans le plus grand secret.

Ils ont rassemblé leurs «provisions de guerre» dans de petits sacs: du pain sec, un peu de beurre qu'ils ont réussi à soustraire, bien qu'il ait été particulièrement rare cet hiver. Deux gourdes sont venues s'ajouter à leur matériel, ainsi que des pansements et quelques médicaments. Cela n'a pas été facile de se procurer ces articles pratiquement introuvables en ces lieux. Mais ils jouissent d'une grande confiance et ont réussi. Klaus a encore récolté quelques vieux vêtements ouatinés et de fourrure: ils sont si sales et déchirés qu'ils passeront pour des habits de civils. Ils leur seront très précieux dans leur fuite, et leur tiendront chaud.

Tout est donc bien prêt, le plan de fuite a été mûrement réfléchi, et les deux garçons ont décidé de tenter leur chance le premier mai, le grand jour férié du peuple russe, un jour que

tout brave Soviétique, tout garde ayant le sentiment du devoir, fête comme il se doit à l'alcool.

Aussi ce jour-là, les consignes sont particulièrement sévères dans le camp: aucune sortie n'est autorisée, pas de travaux à l'extérieur, ni pour les Allemands, ni pour les garçons. Même les baraquements des Russes, tout proches, leur sont interdits. La porte du camp doit rester fermée.

Leur projet de fuite va-t-il donc échouer?

Les jeunes sont ingénieux.

— Trouvons n'importe quel prétexte pour sortir! Quand il s'agit d'organisation, Klaus n'est jamais à court d'idées. Immédiatement il a pensé à la conduite d'eau, car en fait, il a déjà un plan.

— D'accord, mais quoi?

Dieter se met à réfléchir, mais sans succès. Il n'a pas autant d'imagination que son ami; Klaus a toujours des solutions très pratiques, et il est rapide.

Klaus a tout prévu:

L'eau du camp provient d'un des innombrables petits ruisseaux de montagne, loin au-dessus du site; elle est déviée par une canalisation de planches, puis amenée dans le camp par un tuyau. C'est leur unique source d'alimentation, se souvient Klaus, et il lui arrive parfois de tarir, les jours les plus chauds, ce qui provoque toujours de la colère et du travail supplémentaire.



Eh bien! c'est cette conduite qui va sauver le plan des deux garçons.

Même un premier mai, les Russes ne voudront pas se passer de leur thé; et pour le faire, outre une prise de ces fameuses feuilles noires et le sucre, très rare ici, il faut obligatoirement de l'eau. Or la veille, Klaus et Dieter ont saboté l'installation primitive de planches. Ils ont tout simplement dégagé quelques grosses pierres tout en haut et les ont laissé rouler. L'opération a parfaitement réussi: le bois s'est fendu, disloqué, et l'eau a retrouvé gaiement son ancien lit: plus une seule goutte ne vient alimenter le camp. Les Russes, avec quelques grossiers jurons, ont attribué la cause de la panne à la fonte des neiges ou à quelque autre élément naturel; ceux-ci mettent souvent en mouvement d'importantes masses de pierres et ont déjà causé plusieurs fois de sérieux dégâts; pas le moindre soupçon ne pèse sur les deux responsables. On rejette la faute sur les puissances surnaturelles; il est superflu de chercher ailleurs.

Klaus et Dieter ont obtenu ce qu'ils désiraient: le camp est privé d'eau. Les cuisiniers ne pourront pas cuire la soupe et les Russes devront se passer de leur thé. Pour un jour de fête aussi important que le premier mai, une situation pareille est impossible; même l'autorité supérieure doit en convenir. Aussi, malgré les consignes renforcées, un groupe de prisonniers

est envoyé pour réparer les dégâts, une tâche qui va leur prendre du temps. Klaus et Dieter quant à eux – et ils n'auraient pas pu souhaiter mieux – sont chargés d'aller puiser de l'eau dans des cruches pour les gardes.

C'est l'occasion rêvée pour prendre la fuite.

Comme d'habitude, et ce jour-là en particulier, personne ne surveille de près les deux garçons. Malgré les interdictions, les gardes de service ont bu abondamment de vodka; ils ne s'inquiètent pas le moins du monde des prisonniers.

Dieter est sorti le premier.

Il est maintenant couché dans l'herbe, son cœur bat à se rompre.

Il s'aplatit de tout son long contre le sol, pour ne pas être repéré par les sentinelles. Les hautes tiges et quelques buissons d'absinthe vert pâle ne constituent qu'une faible protection. Les conditions ne sont pas favorables: c'est encore le plein jour. Mais ils ne peuvent pas remettre à plus tard. Heureusement que l'herbe non fauchée est suffisamment haute pour le cacher.

Pourvu qu'ils ne soient pas découverts!

Ah! – de nouveau le chant de l'alouette!

Dieter lève prudemment la tête. Là tout près de lui, l'herbe ondoie curieusement.

«Klaus, c'est Klaus!»

Oui, Klaus a pu s'échapper aussi.

Et maintenant, départ!